MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

revue littéraire
et scientifique

229

vingtième année

Janvier 1973

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	50 F	25 F
Etranger	60 F	30 F

Abonnement de soutien : 1 an : 60 F — Etranger : 70 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Rik forbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San-Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A).

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5
C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1972 »
Le Directeur A. Baudry - Imp. Durand - 28600-LUISANT
Dépôt légal 1973. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGTIÈME ANNÉE JANVIER 1973

SOMMAIRE

Les interventions d'*Arcadie* 5

Lettre destinée aux candidats aux élections législatives. 7

Lettre à M. le Premier Ministre 10

Lettre à M. le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice 11

Lettre à M. le Premier Président de la Cour de Cassation 13

Lettre à M. le Procureur Général près la Cour de Cassation 14

Lettre à Sa Sainteté le pape Paul VI 16

Lettre aux évêques de France 18

Le banquet du 12 novembre 1972 20

Allocution de Madame VALABREGUE 23

Nouvelles de France, par J.-P. MAURICE 29

Son sang pour notre amour 37

Celui qui porte un masque, poème d'OLIVIER VERDIER 40

Mort d'une amazone, par RAPHAELLE SORIANA 41

CINÉMA :

Pour un cinéma homophile 43

Absences répétées, de Guy GILLES 45

Délivrance, de John BOORMANN 47

THEATRE :

Jean Anouilh et l'impossible, par André du DOGNON 49

ARCADIE

PRESENTE A SES ABONNES ET A SES LECTEURS
SES MEILLEURS VŒUX POUR 1973

AGHOIS

NOUVELLE REVUE HOMOPHILE ESPAGNOLE

Revue mensuelle entièrement consacrée à l'homophilie.

Publie des articles de fond de toutes disciplines et toutes les nouvelles touchant à l'homophilie en Espagne (droit — cinéma — théâtre — littérature — arts — presse — etc...).

Revue écrite entièrement en langue espagnole par des espagnols.

REVUE EDITEE PAR ARCADIE

ABONNEMENT UN AN : FRANCE : 20 F.
ESPAGNE et autres pays : 30 F.

Toute correspondance, tous règlements :

AGHOIS - ARCADIE
61, rue du Château-d'Eau, 75010-Paris

ROGER PEYREFITTE

UN MUSÉE DE L'AMOUR

Un livre rare, d'une beauté convaincante..., illustrée de tous les objets d'art que possède Roger Peyrefitte... Une collection unique d'objets érotiques...

Ed. du Rocher — 190 p. — 46 F

LES INTERVENTIONS D'ARCADIE

Depuis sa création *Arcadie* n'a cessé d'intervenir ici et là, chaque fois qu'il était nécessaire.

Nous ne saurions dresser l'impressionnant catalogue de tout ce qui fut fait, de toutes les lettres envoyées, de toutes les entrevues et discussions menées un peu dans tous les milieux.

Au moment où nous entrons dans notre vingtième année, avant les élections législatives de 1973, après les échos publiés dans la presse commentant notre rassemblement annuel de novembre dernier, après tout ce qui se dit à la radio, s'écrit partout sur l'homophilie, il nous a paru naturel de porter à la connaissance de nos abonnés et de nos lecteurs, nous voulons dire, à la connaissance des Arcadiens et des Arcadiennes homophiles ce que *Arcadie*, ces dernières semaines, a réalisé. Au besoin, en un deuxième temps, nous dirons les réactions qui ont suivi ces diverses démarches.

On lira donc successivement, dans les pages de cette livraison, le texte de la lettre que nous allons envoyer *à tous les candidats aux élections législatives.*

Chaque Arcadien de France, mobilisé un moment, doit nous envoyer la liste complète de tous ceux et de toutes celles qui en toutes les circonscriptions du territoire vont solliciter les suffrages des citoyens français. A chacun nous enverrons la lettre suivie de la *note* que vous trouverez plus loin.

Puis la question de la *majorité* étant inscrite à l'ordre du jour et du Gouvernement et de plusieurs partis politiques, on trouvera la copie des lettres adressées à M. le Premier Ministre et à M. le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice qui dans des commissions d'études examinent la façon d'accorder cette majorité à dix-huit ans.

Récemment, au cours d'un congrès réunissant les magistrats, les deux plus importants magistrats de France ont

prononcé des discours dans lesquels nous avons trouvé matière à réflexion et à intervention.

On lira donc la lettre adressée à M. le Premier Président de la Cour de Cassation et à M. le Procureur Général près la Cour de Cassation.

Enfin, un théologien d'*Arcadie* ayant rédigé un fort important texte, « *Un catholique homophile interroge son Eglise* » (1), nous avons cru bon d'envoyer cette étude au Pape, aux cardinaux de Curie, et à tout l'Episcopat de France.

Nous publions ci-après le texte de la lettre adressée au Pape et celle envoyée à tous les évêques de France.

Arcadie poursuivra sa route, au seuil de cette vingtième année, et une route faite de courage raisonnable, de lucidité sereine, de dignité maintenue.

Employant ces méthodes, elle reste persuadée qu'ainsi elle pourra, ici et là, toucher beaucoup d'esprits honnêtes, et ainsi rendre à tous les homophiles de ce pays la paix et la joie dont ils ont besoin comme tout homme pour accomplir leur vocation d'homme.

ARCADIE.

(1) Ce texte est en vente à *Arcadie*. Prix : 5 F.

LETTRE DESTINÉE AUX CANDIDATS AUX ÉLECTIONS LÉGISLATIVES

Madame, Monsieur,

Etant candidat aux élections législatives d'un pays démocratique, vous entendez défendre, nous n'en doutons pas, le principe républicain d'égalité devant la loi, et vous ne pouvez donc rester indifférent aux revendications d'une catégorie d'électeurs qui en réclame l'application pour leur compte, et qui représentent, selon toutes les évaluations scientifiques, au moins 5 % des hommes et des femmes de notre pays : nous voulons parler des homophiles — et notre association, qui s'est donnée pour mission de défendre leurs intérêts hors de toute affiliation politique privilégiée, et qui peut faire état de tous les critères d'une réelle représentativité, serait désireuse de connaître votre opinion sur nos principales revendications, afin que nos adhérents et sympathisants puissent disposer d'éléments supplémentaires susceptibles d'éclairer leur choix lors des prochaines élections.

Nous demandons en effet l'abolition des mesures discriminatoires prévues dans les textes suivants :

1) *Ordonnance du 8 février 1945 portant la majorité à vingt et un ans pour les relations entre personnes du même sexe (art. 331 du Code pénal).*

2) *Amendement Mirguet voté par les deux chambres (juillet 1960) déclarant « l'homosexualité, fléau social ».*

3) *Ordonnance prise en vertu de cet amendement et doublant les peines prévues à l'article 330 du Code pénal lorsque l'outrage public à la pudeur est commis entre personnes du même sexe.*

Vous trouverez dans la note jointe l'exposé de nos motifs, et s'ils vous paraissent fondés, nous aimerions savoir si, une fois élu, vous seriez éventuellement prêt à soutenir à

l'Assemblée Nationale toute tentative visant à modifier cette législation abusive.

Dans l'attente de votre réponse, veuillez agréer, Monsieur, l'expression de nos respectueuses salutations.

NOTE.

I. — Les textes incriminés sont en effet contraires à notre législation sur plusieurs points.

a) Ils prévoient des traitements différents selon les sexes, allant ainsi à l'inverse de l'évolution de nos lois et de nos mœurs. En outre, qui peut sérieusement soutenir qu'un jeune homme de dix-huit ans, qui a le droit de se marier, de s'engager dans les forces armées, bientôt sans doute de voter, doit être considéré comme sexuellement mineur, tandis qu'une jeune fille du même âge ne doit plus l'être ? C'est pourquoi nous demandons que cette majorité soit fixée à dix-huit ans pour les deux sexes.

b) Ils définissent la gravité du délit non par le dommage causé à une personne ou à la société (dans le cas d'attentat à la pudeur, par exemple, on ne voit pas pourquoi le préjudice subi varierait du simple au double suivant le sexe des contrevenants) — mais par des caractéristiques intrinsèques de l'acte, qui le désignent comme péché plus ou moins grave en regard de règles éthiques de nature religieuse ou philosophique, respectables certes, mais que l'Etat n'a pas à reprendre à son compte, et qui doivent demeurer maximes privées.

c) Ils introduisent des contradictions absurdes dans notre législation, qui, conformément aux traditions libérales de notre pays, s'interdit de prescrire aux citoyens tel ou tel style de vie privée, et en conséquence ne condamne pas l'homosexualité en tant que telle : comment cette dernière peut-elle, en ce cas, devenir circonstance aggravante lorsqu'elle intervient parmi les mobiles d'un délit ?

II. — L'on pourrait s'étonner de notre opiniâtreté à combattre cette législation, qui ne concerne que fort peu d'homophiles : les jeunes gens de dix-huit à vingt et un ans, qui désirent évidemment vivre la vie sexuelle de leur choix sans s'exposer aux menaces des lois, et le pourcentage d'homophiles se mettant en situation d'avoir à comparaître devant les tribunaux, lequel est heureusement faible. Mais l'absence de fondement juridique ou rationnel de ces textes

manifeste qu'ils procèdent, chez le législateur, du pur et simple désir aveugle de brimer une minorité. Si nous laissons développer ces motivations obscures, nous risquons de voir réapparaître la théorie de « l'homosexualité, fléau social », qui peut servir de justification à la plus arbitraire répression. Comme l'homophilie, quelles que soient les théories avancées quant à sa nature et à son origine, n'est certainement ni une idéologie se répandant par propagande, ni une maladie contagieuse, ou susceptible d'altérer la santé physique ou mentale de la population, ni une société secrète subversive, ni un besoin artificiel pouvant s'enraciner chez n'importe qui, après quelques expériences et par accoutumance physiologique, l'on ne peut que s'effrayer qu'il se soit trouvé en 1960 une Assemblée Nationale pour écouter dans le calme un orateur la dénoncer sur le même plan que la drogue et l'alcoolisme !

III. — Sans doute les difficultés que doit affronter l'homophile lui viennent-elles davantage de l'incompétence des éducateurs, de l'hostilité de l'opinion publique, de l'outrecuidance de certaines pratiques policières, plutôt que des textes législatifs eux-mêmes ; mais c'est une des fonctions du législateur, et qu'il a souvent assumée avec éclat dans notre histoire, que de ne pas suivre les préjugés aveugles de l'opinion, mais au contraire de l'éclairer par ses décisions. Comment demander au public d'avoir une attitude rationnelle devant certains problèmes, si ceux qui font les lois en sont dépourvus et demeurent victimes de l'obscurantisme ? Voilà pourquoi il nous a paru opportun d'entreprendre cette action auprès de nos futurs députés.

LETTRE A M. LE PREMIER MINISTRE

MONSIEUR LE PREMIER MINISTRE,

Le gouvernement que vous présidez a décidé d'étudier les modalités selon lesquelles la majorité *pourrait être accordée, en France, à dix-huit ans.*

*Comme nous l'écrivons à M. le Garde des Sceaux, nous nous permettons d'attirer votre attention sur l'*ordonnance du 8 février 1945 *qui a porté à vingt et ans la majorité pour les relations homosexuelles.*

Arcadie, *mouvement homophile français et qui depuis bientôt vingt ans n'a cessé d'étudier sous tous ses aspects ce grave problème — et qui a entendu des milliers d'homophiles — sait la nécessité de modifier le Code pénal en ce domaine.*

Nous sommes donc persuadés, Monsieur le Premier Ministre, que vous donnerez des instructions aux services que vous avez chargés de l'étude de ce dossier afin que l'aspect homophile de la vie de milliers de jeunes Français et de jeunes Françaises soit reconnu.

On peut affimer que toutes les sciences sont maintenant d'accord pour reconnaître la maturité de l'homme dès ses dix-huit ans, il serait donc inadmissible que l'Etat se souciant de morale ou de coutume, puisse continuer à interdire à un jeune de dix-huit ans de disposer de son cœur et de son corps comme il l'entend, selon sa nature et sa vocation.

Cette loi, depuis vingt-cinq ans passés, a fait beaucoup de mal, a brisé de nombreuses vies, en a déséquilibrées d'autres, a rendu joie et bonheur personnels hasardeux, sinon impossibles.

Il ne s'agit pas ici de danger social, ou de notre part de propagande. Nous demandons seulement que le jeune homophile puisse vivre sa vie, et puisse sans crainte s'instruire et s'éduquer quant à cette vie homophile.

De très nombreux pays — près de nous — et du Marché commun — ont des lois plus généreuses et plus justes, nous ne doutons pas, Monsieur le Premier Ministre, que vous ne vouliez agir aussi en ce douloureux domaine.

Veuillez agréer, Monsieur le Premier Ministre, l'expression de notre respect.

LETTRE A M. LE GARDE DES SCEAUX, MINISTRE DE LA JUSTICE

2 MONSIEUR LE MINISTRE,

Arcadie, *qui depuis bientôt vingt ans, se consacre au problème de l'*homosexualité, *se permet de vous adresser cette lettre pour attirer votre attention sur deux faits précis contenus dans notre Code pénal.*

Récemment, M. le Procureur Général près la Cour de cassation et M. le Premier Président de la Cour de cassation, affirmaient eux-mêmes que certaines lois étaient sans aucun doute périmées et qu'il faudrait modifier en conséquence le Code pénal.

Au centre de la vie de milliers de Français et de Françaises homophiles, nous savons combien beaucoup ont souffert et souffrent encore — et inutilement — de ces articles du Code pénal.

Une commission d'études est chargée actuellement d'examiner comment la majorité pourrait être accordée aux Français âgés de dix-huit ans.

Nous nous permettons d'attirer votre attention, Monsieur le Ministre, sur l'ordonnance du 8 février 1945 et qui a porté à vingt et un ans la majorité pour les relations homosexuelles.

A côté de nous, pays du Marché commun par exemple, la majorité est à seize ou dix-huit ans.

Vos services, par de sèches statistiques, peuvent vous montrer les dégâts commis dans certaines vies par des comparutions devant les tribunaux correctionnels pour des « actes impudiques » sur mineurs de moins de vingt et un ans.

Que dire, mais ne le soupçonneriez-vous pas, Monsieur le Ministre, des souffrances intérieures alors supportées par une multitude de jeunes *qui se sentent et se savent au plus profond d'eux-mêmes homophiles et qu'une loi inadmissible contraint à la plus amère et stérile des solitudes, à des imprudences majeures et catastrophiques parfois, à des ren-*

contres de hasard, à ne pas connaître sereinement et lucidement les rites de cet amour.

M. le Dr Simon, auteur du récent Comportement sexuel des Français, *l'a affirmé lui-même à l'O.R.T.F. Et toute la science médicale et même morale est quasi unanime, maintenant, pour affirmer que le garçon et la fille de dix-huit ans devraient être libres de vivre leur vie sentimentale, amoureuse et sexuelle selon leur vocation propre.*

Nous voulons donc croire que vos services chargés de la réforme du Code pénal ou chargés d'examiner ce qui dans le code doit être modifié pour accorder pleinement la majorité aux jeunes de ce pays n'oublieront pas de supprimer cette ordonnance du 8 février 1945, source de tant de drames moraux.

Arcadie — *si besoin était — pourrait vous présenter un volumineux dossier qui prouverait à l'évidence l'urgence de la suppression de cette loi.*

Pendant ces vingt ans, n'ayant cessé de donner des preuves de notre sérieux et de notre souci de dignité, nous ne doutons pas que nous serons entendus, parlant auprès de vous. Monsieur le Ministre, au nom de plusieurs milliers d'homophiles.

Il resterait encore à examiner l'ordonnance prise après l'amendement Mirguet *de 1960 — Homosexualité, fléau social — ce qui permit à vos services de prévoir le doublement des peines pour outrages publics à la pudeur, lorsqu'ils sont commis par personne du même sexe, ce qui est une discrimination étonnante devant l'égalité de tous les citoyens devant les lois — même devoirs et mêmes droits.*

Monsieur le Ministre, nous vous remercions de l'attention que vous voudrez porter à cette lettre, à l'exposé de ces faits, et nous ne doutons pas que vous ne vouliez y donner une suite faite de justice et d'égalité.

Nous vous en remercions, et nous vous prions d'agréer, Monsieur le Garde des Sceaux, l'expression de notre respect.

LETTRE A M. LE PREMIER PRÉSIDENT DE LA COUR DE CASSATION

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Nous lisons dans la presse des extraits du discours que vous avez prononcé, il y a peu, à Nice.

C'est ainsi que nous lisons : « Il y a des vérités scientifiques devant lesquelles nous ne pouvons pas nous boucher les oreilles ni nous fermer les yeux. »

Vous permettrez, Monsieur le Président, à Arcadie, *qui depuis bientôt vingt ans, travaille pour illustrer dans tous ses aspects l'*homosexualité, *de vous écrire cette lettre.*

Comme il est vrai — en ce domaine de la sexologie — et plus encore de l'homosexualité — qu'on ne veut entendre ni voir.

Et pourtant toutes les disciplines scientifiques — et de plus en plus — ont projeté des lumières sur ce drame humain qui ne devrait être que la vie humaine.

Confident depuis vingt ans donc de milliers d'homophiles de tous âges et de toutes conditions sociales, nous pouvons vous affirmer, Monsieur le Président, que la justice *et la* loi *ont une part importante dans le désarroi de certains, dans leurs complexes et leurs troubles, dans leur insertion, dans les divers milieux auxquels — inévitablement — l'homophile masculin et féminin — est appelé à vivre.*

C'est pourquoi nous osons espérer qu'avec la très haute autorité qu'est la vôtre, vous ne manquerez pas, Monsieur le Président, de porter attention à cette lettre et aux quelques documents que nous nous permettons de vous adresser, et par suite de vouloir aider ceux qui ont besoin que la loi ne les condamne plus. (Ordonnance du 8 février 1945 — Amendement Mirguet, fléau social 1960.)

L'opinion publique commence elle-même à s'intéresser à ce grave problème humain que toutes les forces morales de ce pays n'ont jamais voulu voir en face, nous savons bien que la justice *qui est elle-même tant regardée actuellement*

ne peut tout faire, tout régler, et ne peut être la seule garante de l'équilibre et du bonheur humains.

Mais nous sommes aussi persuadés que si cette justice voulait faire que les homophiles soient comme les autres hommes — soumis exactement aux mêmes devoirs mais aux mêmes droits — elle accomplirait une mission sacrée, et permettrait tout un déblocage d'idées reçues en ce domaine.

Nous vous remercions, Monsieur de Président, d'avoir voulu nous lire, de vouloir demeurer un moment parmi ces millions d'homosexuels, par ces divers textes, car nous savons que maintenant vous nous comprenez mieux. Veuillez agréer l'hommage de notre respect.

LETTRE A M. LE PROCUREUR GÉNÉRAL PRÈS LA COUR DE CASSATION

MONSIEUR LE PROCUREUR GÉNÉRAL,

Nous lisons dans la Presse des extraits du discours que vous avez prononcé, il y a peu, à Nice.

Vous y disiez « que notre droit pénal est encombré d'infractions qui ne correspondent manifestement plus au préjudice ou au trouble social qu'entraîne la violation de leur interdiction ». Et de citer quelques cas.

Nous nous permettons d'attirer votre attention, Monsieur le Procureur Général, sur une disposition du Code pénal, source de combien de drames, de misères morales, de suicides mêmes.

L'ordonnance du 8 février 1945 *qui a inscrit la discrimination dans le Code entre l'*hétérosexualité *et* l'homosexualité.

L'interdiction d'actes homosexuels pour les moins de vingt et un ans.

Vous savez, Monsieur, ce qu'est actuellement la jeunesse, comme elle vit, et vous savez que la science a déjà beaucoup dit sur l'homosexualité : Arcadie *s'y consacre même depuis bientôt vingt ans.*

Respectueux des lois, nous avons toujours demandé à nos membres de les respecter, mais le nombre d'hommes et de jeunes hommes marqués pour toujours par cette ordonnance sont trop nombreux pour que nous ne demandions pas la révision, mieux, l'abrogation de cette ordonnance.

Même si les cas qui vont jusqu'à la correctionnelle *sont de plus en plus rares, il n'en demeure pas moins que pour une multitude de jeunes hommes de dix-huit ans, qui dans leur chair et dans leur âme, ont la vocation homophile, cette loi est une crainte, une peur, un handicap sérieux et grave dans leur épanouissement.*

Chacun sait la place de la vie sexuelle et sentimentale dans la vie de l'homme, débuter dans cette vie par une interdiction globale ne fait que donner des complexes, des troubles divers, des impossibilités à bien vivre.

Nous ne doutons pas, Monsieur le Procureur Général, que vous agirez avec toute l'autorité qui est en votre très haute fonction pour que cette ordonnance — ou par une révision du Code pénal — ou par la majorité portée à dix-huit ans — soit abrogée.

Vous rendrez ainsi à une multitude de jeunes hommes et de jeunes femmes l'équilibre, le bonheur, le plein épanouissement de leur personnalité.

Nous nous permettons de vous joindre quelques documents qui vous permettront de juger Arcadie *et son action, basée sur la* dignité.

Veuillez agréer, Monsieur le Procureur Général, l'hommage de notre respect.

LETTRE A SA SAINTETÉ

LE PAPE PAUL VI

TRÈS SAINT-PÈRE,

Arcadie, *en France, depuis bientôt vingt ans, étudie le difficile problème de l'*homosexualité *sous tous ses aspects.*

Mouvements groupant des milliers d'hommes et de femmes, dont beaucoup sont chrétiens, catholiques, nous sommes souvent le confident de leurs drames intérieurs, de leurs souffrances, de leur désespoir, de l'interrogation posée à l'Eglise.

Nous nous permettons de joindre à notre lettre un texte écrit par un théologien qui est aussi « arcadien ».

Nous ne doutons pas que votre Sainteté veuille le lire et ne soit alors portée à réfléchir au sort de ses Fils et de ses Filles catholiques marqués de la vocation homophile.

Nous savons que plusieurs fois des homophiles ont écrit à votre Sainteté. L'Eglise de Hollande a créé un comité de pastorale pour homophiles. Le Synode de l'Eglise de Suisse, actuellement réuni, a inscrit à son ordre du jour l'homosexualité.

Aujourd'hui même, nous envoyons une lettre et ce même texte à tous les évêques de France.

Nous le faisons, Très Saint-Père, pressé par cette multitude d'hommes et de femmes homophiles qui ont perdu la foi parce que dans l'Eglise ils n'ont trouvé que mépris, condamnation et absence de dialogue.

Nous le faisons parce qu'un nombre important d'homophiles qui ont gardé le précieux dépôt de la foi — et de la pratique sacramentelle — ont aujourd'hui besoin — plus qu'hier — de l'Eglise une présence confiante, une aide non pas seulement compatissante parce que cela serait toujours et inévitablement le mal — le « contre nature » — mais ont besoin pour tous les jours de leur vie spirituelle d'une vraie lumière.

Nous savons, Très Saint-Père, que ce problème de l'homosexualité s'inscrit dans celui combien vaste de la sexualité,

et que l'Eglise — doucement — veut bien s'y intéresser. Mais ces millions d'hommes et de femmes homosexuels, à travers le monde — et Arcadie *les prend en charge — ne peuvent plus attendre toujours.*

Votre Sainteté ne restera pas insensible au cri de ces hommes et de ces femmes, Elle voudra faire étudier cet aspect de la vie humaine par ses théologiens, ses moralistes, et voudra connaître le point de vue des homophiles eux-mêmes.

Arcadie, *qui depuis vingt ans n'a cessé de donner des preuves de son sérieux et de son souci de* dignité *humaine, reste prête à participer à de telles études, à de tels travaux.*

Nous voulons croire que dans l'Eglise catholique les homophiles peuvent s'épanouir, vivre leur vie de fils de Dieu, et toujours rencontrer auprès d'elle la lumière et le soutien indispensables pour mieux vivre leur vie d'homme.

Très Saint-Père, les homophiles de France — les homophiles catholiques de France — savent que ce n'est pas inutilement que cette lettre aura été lue par Votre Sainteté, et déjà, ils se persuadent que l'Eglise en son magistère voudra envisager l'examen approfondi de cette terrible question humaine.

Ils remercient Votre Sainteté, à laquelle ils présentent l'hommage de leur très profond respect.

LETTRE AUX ÉVÊQUES DE FRANCE

MONSEIGNEUR,

Arcadie, *mouvement homophile français qui depuis bientôt vingt ans est au service des* homosexuels *masculins et féminins, et ce, dans la* dignité *et le respect de l'Eglise, se permet, aujourd'hui, de vous adresser le texte ci-joint.*

Ecrit par un religieux théologien, il ne peut, à notre sens, que retenir votre attention.

Déjà nous avons eu l'occasion, Monseigneur, de vous adresser telle revue ou tel texte concernant ce grave problème que vous semblez vouloir toujours ignorer.

Cette nouvelle intervention auprès de vous est pour vous répéter une fois de plus le désir, pour ne pas dire la volonté des homophiles catholiques — si nombreux — de vous voir vous intéresser à leur vie spirituelle.

Les condamnations d'autrefois — maintenues et répétées — le mépris qu'ils semblent deviner parmi les pasteurs de l'Eglise — leur font mal.

Chrétiens comme les autres — héros ou lâches comme les autres — avec en tout cas plus de problèmes que les autres — ils demandent respectueusement à leurs évêques de vouloir bien réfléchir et sur le plan théologique et sur le plan pastoral aux divers aspects de la vie homosexuelle.

Dans d'autres nations les épiscopats n'ont pas craint de s'arrêter quelque peu sur ce chemin, la Hollande certes, mais aussi le Synode suisse qui a inscrit dans ses réflexions le problème homosexuel : pourquoi pas en France, pourquoi pas à Lourdes en 1973 lors de votre prochaine Assemblée générale.

Des millions d'homosexuels en France, des dizaines de milliers chrétiens et catholiques, beaucoup d'autres qui ont tout perdu et tout abandonné à cause de la misère morale dans laquelle l'Eglise les a maintenus..., d'autres, qui jugent et condamnent très sévèrement l'Eglise à cause de cette attitude fermée.

Monseigneur, il nous paraît urgent et indispensable *que vous vouliez faire quelque chose.*

Nous dirons aux catholiques de France votre réponse... ou votre nouveau silence. Ou si simplement un nouveau dialogue peut s'instaurer.

De cela, déjà, Arcadie, au nom de ses membres catholiques vous exprime sa gratitude.

Daigne, Votre Excellence, agréer l'hommage de notre respect.

LE BANQUET DU 12 NOVEMBRE 1972

Le banquet de novembre est devenu, au fil des années, une tradition d'*Arcadie*. Chaque année, un nombre croissant d'amis de Paris, de province, de l'étranger, se retrouvent à cette occasion autour d'André Baudry et de ses collaborateurs, dans une atmosphère de dignité, de fraternité, de cordialité qui, pour beaucoup, est une oasis dans une vie de solitude ou d'insatisfaction.

Chaque année aussi, traditionnellement des représentants des pouvoirs publics sont invités à ce repas, aux côtés du directeur d'*Arcadie*. Pourquoi ? Non pas, certes, pour traduire vis-à-vis d'eux la moindre allégeance ni la moindre dépendance, mais tout simplement pour leur montrer qu'*Arcadie* est bien ce qu'il affirme être : un groupe respectueux des lois et composé d'hommes libres.

Mais cette année, le banquet du 12 novembre a revêtu un caractère nouveau. Non seulement parce qu'il était présidé par une personnalité « de l'extérieur », Mme Catherine Valabrègue, vice-présidente du Planning Familial Français et responsable de la collection Via aux éditions Casterman, mais aussi parce que nous y avions invité la presse.

La presse, diront certains : pour quoi faire ?

Tout simplement parce que, si *Arcadie* se veut et s'est toujours voulu discret, *discrétion* ne signifie pas *clandestinité*. Nous avons, depuis vingt ans, choisi volontairement d'agir avec prudence, d'éviter de heurter l'opinion publique par des attitudes ou des proclamations fracassantes. Mais le moment est venu où bien des choses peuvent être désormais dites à haute voix sans choquer. Il n'y avait donc plus de raison de garder, vis-à-vis de l'opinion publique, une discrétion que certains risquaient, à la longue, de confondre avec de la timidité : d'autant plus que, toujours avide de

« sensationnel », la presse ne se prive pas de signaler, souvent, à grand fracas, les activités d'autres mouvements, beaucoup plus bruyants et provocants qu'*Arcadie*, et dont l'importance réelle est moindre.

Nous avons donc invité les représentants de quelques journaux et revues que nous estimions susceptibles, par leur impartialité habituelle ou par leur vaste audience, de donner à l'œuvre et à l'action d'*Arcadie* l'écho voulu... ont accepté : *Le Monde*, *France-Soir* (1), *Le Point*, *Union*. Les autres n'ont même pas daigné répondre : notamment *Le Nouvel Observateur* qui, voici quelques mois, consacrait deux pleines pages aux déclarations d'un jeune professeur homosexuel gauchiste — parce qu'il était gauchiste. Cela donne une idée assez exacte des limites de l'honnêteté intellectuelle du *Nouvel Observateur* vis-à-vis de ses lecteurs.

Le résultat de cette initiative, les lecteurs du *Monde* l'ont vu dans le numéro de leur journal du 14 novembre 1972, page 18, sous le titre *Le banquet d'Arcadie : le droit d'être soi-même*, signé de Bruno Frappat. Sensation pour le public bourgeois et intellectuel de ce grand quotidien libéral !

« Méprisés ou ignorés, les homosexuels réclament, selon la formule de M. Baudry, *un brin de soleil et de liberté*... Les dirigeants et les adhérents d'*Arcadie* ne cherchent pas à faire du prosélytisme, ils veulent simplement qu'on leur reconnaisse le *droit d'être soi-même*. La société n'a pas à être combattue ; elle a à être convaincue... » Ce sont là des thèmes que les Arcadiens connaissent bien, mais qui n'ont que rarement, jusqu'à présent, été portés à la connaissance du grand public. Le journaliste du *Monde* l'a fait avec beaucoup d'objectivité et de clarté.

Quant au représentant d'*Union*, le Dr Meignant, sa présence marquait toute l'estime réciproque que se portent les deux revues, *Arcadie* et *Union*, consacrées l'une et l'autre au déblocage des tabous et à la conquête de la liberté d'aimer.

Tout cela fut magnifiquement exprimé, à la fin du banquet, par la traditionnelle allocution d'André Baudry et par l'admirable discours de Mme Valabrègue, dont on lira plus loin le texte. Il y eut un moment de sincère émotion

(1) Le représentant de *France-Soir*, malheureusement, s'excusa à la dernière minute, empêché par des raisons matérielles imprévues.

lorsqu'elle évoqua le droit, pour tous les êtres, de s'accepter « *avec ses désirs et ses fantasmes* », et le parallélisme de la lutte de toutes les minorités pour leur liberté et leur spécificité. Jamais mieux qu'en cet instant les Arcadiens — combien étaient-ils dans la salle — quatre cents ? — cinq cents ? — n'avaient senti qu'ils ne sont pas seuls dans leur combat, et aussi qu'ils n'ont pas le droit d'ignorer ceux et celles qui, à côté d'eux, luttent pour les mêmes idéaux.

Combien, en comparaison de cela, les petites plaisanteries ridicules de la Commère de *France-Soir* (qui s'étonnait de voir le Planning Familial se compromettre chez les homosexuels) apparaissent pauvres, mesquines et à côté de la question !

Et combien ces instants sont nécessaires, dans la vie des homophiles, où, face à la presse qui s'en fait — enfin — l'écho, ils entendent une femme d'esprit et de cœur les inviter, tout simplement, à « inventer leur vie ».

DOCTEUR GERARD PHILIPPE GUASCH

TOUT SAVOIR SUR L'HOMOSEXUALITÉ

« *A tous ceux et à toutes celles qui peinent à la recherche de leur vérité* »

Collection de poche — 6 F (avec poste : 7,25 F)

Ed. Filipacchi

ALLOCUTION DE MADAME VALABRÈGUE

M. Baudry m'avait invitée en tant que Directrice de la collection Via aux éditions Casterman dans laquelle va paraître en février l'ouvrage qu'il a écrit en collaboration avec Marc Daniel et qui s'intitule *Les homosexuels* (1).

Mais je suis ici aussi en tant que Vice-Présidente du Mouvement Français de Planning Familial puisque mes collègues du bureau dirigeant m'ont engagé à vous dire toute la sympathie que le Mouvement Français témoigne à une association telle que la vôtre et je remercie ceux d'entre vous, membres du Club *Arcadie*, qui m'ont écrit pour me dire qu'ils étaient heureux que je sois parmi vous, et qu'ils pensaient que le M.F.P.F. n'était pas étranger à leurs problèmes.

Il est bien vrai que nous ne nous battons pas seulement pour que la contraception soit utilisée plutôt que l'avortement, ce n'est pas un but en soi que de faire connaître les techniques contraceptives. Conscients que les activités sexuelles ne peuvent être dissociées des autres activités de l'individu, nous sommes pour la liberté de chacun d'avoir le comportement sexuel qui lui convient le mieux.

Chaque jour, dans les 250 centres de Planning Familial que nous avons en France, nos conseillers reçoivent des couples, des individus qui ont mal intégré leur sexualité et l'on constate quel fâcheux retentissement cela peut avoir, sur leur vie familiale ou professionnelle. De même, nous avons l'exemple de cet enseignant qui étant venu au Mouvement Français pour le Planning Familial participer à un stage sur l'éducation sexuelle se dit maintenant meilleur pédagogue, parce qu'il a appris au cours de ce stage à se mieux connaître, et partant à mieux assurer ses responsa-

(1) Allocution prononcée au banquet annuel d'*Arcadie* du 12 novembre 1972 à Paris.

bilités d'éducateur, d'homme, d'ami, de mari, de père et nous continuerons notre travail au M.F.P.F. afin de rendre chacun mieux responsable de sa vie, de ses options.

Certains d'entre vous ont pu lire l'écho paru dans *France-Soir*, sous le titre « Le Planning Familial au secours des homosexuels ». On m'avait téléphoné au préalable, pour me demander les raisons qui me faisaient accepter d'être à votre banquet. J'avais répondu que je défendais les minorités et le droit pour chacun d'être soi-même.

Oui je défends les minorités, mais qui d'entre nous ne fait partie d'une minorité ou d'une autre ? Il y a les basques, les bretons, les arabes, les juifs, les handicapés, les homophiles, les mères célibataires et tant d'autres.

J'ai côtoyé tant de femmes seules, rejetées, parce qu'elles étaient seules, soit qu'elles aient été veuves ou divorcées, ou qu'elles soient restées célibataires, rejetées par la société parce que leur liberté inquiète ; cette liberté qu'elles tentent d'assumer est ressentie comme un danger par ceux qui vivent en couple, en famille.

Ils craignent que les femmes seules ne viennent perturber le monde clos dans lequel ils s'enferment. Elles sont laissées à l'écart et chacun leur fait comprendre qu'elles sont « marginales » et que les marginaux n'ont pas leur place dans la société. Ces femmes sont nombreuses. Je connais bien ce problème pour l'avoir vécu bien qu'étant une femme qui travaille et dont on connaissait le travail dans certains milieux.

Ainsi ne nous laissons pas impressionner par cette fausse majorité qui n'est qu'une abstraction, une foule que l'on amène à fumer telle marque de cigarettes, à confondre la satisfaction de ses désirs avec la possession d'une voiture ou de la dernière friteuse à la mode, à voter comme il convient et à aseptiser le plaisir.

Inventons notre vie. Cherchons à être reconnu dans notre spécificité, cependant méfions nous, un danger nous guette.

Si nous nous enfermons dans le désir de reconnaissance de notre spécificité, si cela devient un but en soi, nous voilà isolés, dans une association d'homophiles, dans une association féminine, défendant nos intérêts, nos droits, contre ceux qui ne veulent pas en tenir compte. Mais en fait nous pouvons nous rejoindre dans une lutte commune.

J'ai ressenti l'invitation qui m'a été faite comme l'occasion de rencontrer une minorité différente de celle à

laquelle j'appartiens et avec laquelle je pourrais débattre de quantité de problèmes. De ce fait je ne suis plus isolée. Nos buts sont fondamentalement les mêmes. Nous avons tous à construire une société dans laquelle chacun ait la liberté d'être soi-même, c'est-à-dire de s'accepter avec ses désirs, ses fantasmes, et combattant pour la liberté de chacun, à commencer par la nôtre, nous combattons pour la liberté tout court. Nous avons là un terrain de communication qui nous permet de sortir de nos associations respectives et de nous retrouver dans un même combat : la conquête de la liberté et sa pratique. Et le premier terrain sur lequel nous pouvons exercer notre liberté, c'est nous-même, notre corps, nos pulsions, nos rêves.

Et nous nous devons de nous interroger sur ces normes, avec un grand N, que nous nous laissons imposer, et auxquelles on nous oblige à nous référer. Où est l'anormal et le normal ? La mode est aux badges. Va-t-on voir chacun de nous porter un badge, assorti à ses tenues bien entendu, avec un grand A pour anormal et un grand N pour normal ? Est-il normal que je me trouve dans une assemblée d'homophiles ? Pour moi certainement, mais ce n'est pas l'avis d'une de mes tantes, qui ayant lu l'écho paru dans *France-Soir* m'a téléphoné pour me dire sa réprobation. Comment, m'a-t-elle dit, peux-tu défendre le vice ? J'arborerai donc le badge A pour cette respectable vieille dame jusqu'à ce que j'aie pu l'éclairer et N pour moi-même, et c'est cela qui m'importe.

Puisqu'il y a des hommes sensibles et délicats, des femmes énergiques aptes aux commandement, tout comme l'inverse peut exister, ne nous laissons pas emprisonner dans des rôles déclarés masculins et féminins — qui ne sont en fait que des images entretenues par le système social actuel pour maintenir les institutions nécessaires à son ordre et donc à la survie (2).

Je ne nie pas la nécessité de certaines structures qui permettent de se regrouper pour mieux s'affirmer — Votre association est nécessaire, les associations de femmes ont parfois leur raison d'être et je doute que le vote des femmes ait jamais été obtenu sans les suffragettes dont on s'est tant moqué.

---

(2) J'ai défendu cette thèse dans la *Condition masculine* puis la *Condition étudiante* (Editions de poche Payot).

Je prépare actuellement un ouvrage sur certains des problèmes que rencontre la minorité des travailleurs étrangers en France. Transplantés dans un milieu qui leur est hostile, il est *vital* pour eux de ne pas perdre contact avec leurs compatriotes. Ils reconstituent des communautés, les Africains surtout, qui leur donnent un sentiment de sécurité, nécessaire pour se protéger des discriminations dont ils sont souvent l'objet. Ils s'y sentent reconnus en tant qu'hommes et non plus en tant que travailleurs au plus bas de l'échelle sociale, et lorsqu'ils ont retrouvé leur équilibre, parmi les leurs, ils peuvent alors affronter un nouvel entourage. C'est seulement à partir de cette position de force, qui les confirme dans leur identité d'homme, qu'ils peuvent commencer à surmonter le choc de la transplantation et à s'insérer dans la société d'accueil, tout en restant eux-mêmes.

Le seul danger des petits mondes clos, qu'il s'agisse de n'importe quelle minorité, c'est de voir ceux qui y sont venus puiser la force d'être davantage eux-mêmes, s'y complaire, et creuser ainsi le fossé qui les sépare des autres minorités. Ils cherchent alors à exalter le milieu dans lequel ils se retrouvent, pour se mieux justifier d'y appartenir. S'il s'agit des homophiles, ils rechercheront la caution de l'histoire pour se rassurer, ils remonteront aux grecs, bien entendu, alors que nous vivons en 1972, ils citeront fièrement les créateurs, les écrivains, les poètes qui sont des leurs, et ils n'en seront pas plus à l'aise parmi toutes les petites gens qui ont valeur humaine et qui cachent leurs penchants homosexuels, faisant ainsi le jeu de l'oppresseur. Si une minorité se replie sur soi-même elle se conduit à l'image de cette « majorité », que pourtant nous méprisons pour sa bonne conscience fondée sur des préjugés qui lui sont utiles et qui ne s'impose aux autres que pour se sentir supérieure et continuer à détenir le pouvoir.

Si nous rejetons sur l'autre la responsabilité de nous sentir incompris, inaccepté, mal aimé, c'est que nous ne sommes pas encore parvenus à être nous-mêmes sans en être culpabilisés.

Lorsqu'il s'agit des femmes, si tant d'entre elles hésitent encore à s'émanciper de la tutelle masculine, c'est parce qu'elles n'osent pas développer en elles toutes les qualités qui ont été étiquetées masculines et croire à la valeur de leurs aspirations personnelles.

Un grand désir de changement se manifeste heureusement à travers le monde. Nous devenons très lentement des adultes. Paul Osterrieth, dans un excellent ouvrage intitulé *Faire des adultes,* aux éditions Dessert, définit l'adulte comme étant celui qui ne cède pas à la moindre suggestion, à la plus légère pression, qui ne désarme pas dès qu'apparaît l'opposition, bref qui accepte le conflit, la lutte, tout en tolérant la contradiction, la frustration, l'insécurité. Il ne cherche pas à se donner le change lorsque la réalité est déplaisante pour lui, il n'explose pas agressivement lorsque surgit un obstacle, il ne sombre pas dans l'angoisse dès qu'apparaît une menace. L'adulte essaie de se voir objectivement, de se critiquer. « Il sait rire de soi tout en s'acceptant tel qu'il est, sans satisfaction naïve ou orgueilleuse » — Il n'éprouve pas la présence des autres comme une menace pour l'intégrité de sa personne, il revendique la responsabilité de ses actes, il sait s'affirmer et par là même agir sur son entourage.

Nous émergeons à peine du temps où l'esclavage était un fait courant, admis par l'esclave lui-même.

Dans le domaine de la sexualité nous commençons seulement à oser parler de nos désirs sexuels ; c'est un premier pas qui nous amènera à les accepter, comme nous acceptons d'autres désirs. On voit pourtant encore en 1972 un médecin, je veux parler du Dr Carpentier, être condamné sévèrement pour avoir osé approuver des jeunes qui cherchent comment vivre authentiquement leurs relations amoureuses.

Il est heureux que des jeunes se révoltent contre le fossé qui sépare ce qui se dit de ce qui se fait. Nous avons été habitués depuis l'enfance à être le réceptacle des opinions et des désirs de notre entourage, il nous faut maintenant trouver la force de penser par nous-mêmes et d'agir en conséquence. L'hypocrisie douillette dans laquelle nous avons vécu éclate enfin au grand jour.

Quelle est la forme de société qui tolérerait toutes les manifestations d'expression de la sexualité ? C'est à nous de la créer. C'est à nous de faire en sorte que le besoin fondamental de l'homme de communiquer avec ceux qui l'entourent, d'aimer et d'être aimé, ne passe pas nécessairement par le truchement d'institutions, de normes, de soi-disant règles de morale, auxquelles nous n'adhérons que par lâcheté, pour être du côté de ceux qui ne se posent

pas de problèmes. Toute notre force vient de ce que nous en posons. C'est une chance d'appartenir à une minorité, de refuser une éthique toute faite qui dissimule les vrais problèmes et empêche par là même l'individu de progresser.

Ils nous appartient de détruire les tabous, d'avoir le courage de remettre inlassablement en question les idées toutes faites que l'on tente de nous asséner comme des vertus premières. La vérité, chacun de nous la détient, s'il a le courage de chercher une morale à sa mesure, en un mot d'inventer sa vie sans se référer à des modèles, qui nous empêchent de vivre selon nos vrais besoins, nos vrais désirs, qui nous empêchent d'être nous-mêmes.

Il me reste à souhaiter le plus grand succès à l'ouvrage d'André Baudry et Marc Daniel qui doit paraître en février prochain aux éditions Casterman dans la collection « Vie affective et sexuelle », sous le titre *Les homosexuels.*

CATHERINE VALABREGUE.

DAVID CURZON

DE L'AUTRE COTÉ DE LA NUIT

La vie d'un jeune homosexuel américain...

Ed. Spéciales — 383 p. — 30 F

NOUVELLES DE FRANCE

(N° 25)

par JEAN-PIERRE MAURICE.

Haro sur le bidet !

Une fois n'est pas coutume et l'exception confirme la règle. A l'abri de la Sagesse des Nations, parlons pour commencer de cette histoire d'outre-Atlantique qui, voici peu de temps, défraya la chronique dans la presse hexagonale à radio Monte-Carlo et autres salons dits parisiens.

Il s'agit de cet homophile américain qui, cédant à la triste mode de notre sinistre époque, prit des otages dans une banque pour tenter (ou tantouser) de faire libérer son ami de cœur emprisonné pour raisons crapuleuses.

Remarquons, tout d'abord, que cet odieux chantage aux otages n'est, hélas ! pas unique.

Ce qui n'est pas une excuse.

Cependant... menacer pour d'autres motifs que l'extorsion de fonds ou le chantage politique n'est pas si courant. Encore une fois, cela n'est pas une excuse (tout au plus une circonstance atténuante) mais, du moins, cela réclame, de la part de son auteur, une passion authentique et vouée à un certain panache. Les temps actuels, qui en manquent, accordent trop facilement leur indulgence à des « bandits bien-aimés » et autres Calamity James, pourquoi pas à cet homophile fourvoyé mais sincère ?

Pourquoi pas ? Mais justement parce qu'il est homophile ! C'est ce que j'en ai déduit en écoutant les commentaires indignés de nos bavards de service qui semblaient constamment sous-entendre que, du moment qu'il se trouvait à contre-courant de la sacro-sainte *majorité* légale et démocratique, non seulement il était à rejeter et à punir mais encore et surtout il était ridicule et indécent qu'il osât ainsi afficher au grand jour sa passion pour un autre homme.

Ah ! si c'était un hétérosexuel parisien qui eût fait ce qu'a fait cet homophile américain pour son ami (qui, d'ailleurs, a renié cette preuve d'amour en déclarant qu'il était fou — ce qui est peut-être vrai mais peu glorieux pour le prisonnier dont on sent trop qu'il veut, avant tout, « retirer son épingle du jeu »), si c'était n'importe qui de non-homosexuel, il ne viendrait à l'idée d'aucun journaliste de signaler qu'il est parisien et hétérosexuel. Si c'était un Corse ou un Breton, on ne manquerait pas de mentionner le fait qu'il est Corse ou Breton et cela donnerait déjà une autre couleur au fait-divers. Du moment qu'il s'agit d'un homophile, l'affaire prend une dimension planétaire absolument disproportionnée (puisque, fort heureusement, cela ne s'est pas terminé par une tuerie générale) et les commentaires englobent dans la même réprobation tous les homophiles comme s'ils étaient rendus collectivement responsables. Tous dans le même sac !

Pourquoi cette ségrégation ?

C'est cela, le racisme, messieurs les journalistes.

La morale invertie.

Soyons justes ! Les journalistes ne sont pas seuls en cause, ils agissent sous la pression de l'opinion publique, elle-même soumise (et pas seulement l'opinion publique *bourgeoise,* hélas !) aux conventions, aux préjugés, à la censure morale de la société d'antan qui font qu'en France nous sommes toujours en retard d'une guerre ou deux. C'est le père Gide qui a dit : « On a le courage de ses opinions, de ses mœurs point ! » Et Einstein de renchérir : « Il est plus facile de faire éclater le noyau d'un neutron qu'un préjugé » (et il s'y connaissait, le bougre !).

Evidemment, on peut se demander si la tâche de nos folliculaires est seulement d'*informer* le public et de flatter ses bas instincts au lieu d'essayer de *former* et de hausser ses vues, surtout lorsqu'elles sont dévoyées... Vieux problème ! Et puis, les termes de « mission », de « devoir », de « conscience professionnelle » ont tellement été galvaudés qu'ils se trouvent démodés et démonétisés.

Quant à nous, nous devrions comprendre que tout va très lentement dès qu'il s'agit d'évolution de l'opinion à notre égard.

Pour ceux qui ne s'y résignent pas encore, en voici un exemple :

Il s'agit aussi d'un homophile arcadien du... disons du deuxième âge qui, isolé et souffrant de sa solitude, avait cru trouver un ersatz de famille en fréquentant assidûment certains membres d'une loge maçonnique réputée pour sa largeur d'esprit. On se fit passer des numéros d'*Arcadie*, on lui demanda toutes sortes de renseignements pour la rédaction d'un rapport compréhensif et bienveillant à notre endroit comme à notre envers.

Mais lorsque, parrainé par le rédacteur du rapport, il présenta sa candidature à la loge, il fut sèchement refusé sans qu'on daignât lui donner la moindre explication. Plus tard, il sut, par l'indiscrétion d'un ami, qu'on avait été surpris qu'il osât poser sa candidature « étant donné ses mœurs » !

Cette attitude, plus courante que ne le supposent une poignée d'intellectuels « évolués », en province du moins, n'est-elle pas à rapprocher de ces gens qui se proclament hautement anti-racistes (et qui le sont effectivement *dans une certaine mesure*) mais qui prennent feu et flammes s'il est question pour leur fille d'épouser un Noir ou un Juif ? C'est en ce sens que nous sommes encore des parias pour la Société actuelle, chère Valentine de Coin-Coin.

Trois points, c'est tout.

La morale invertie (suite).

Des signes avant-coureurs l'avaient laissé prévoir.

« On avait déjà pu, nous dit J.-P. Hauttecœur (curieux nom pour un tel sujet) dans son article intitulé « Les limites du mauvais goût » (*La Croix*, 5-10-1972), contempler l'anatomie sans voile d'un jeune mannequin vantant une marque de sous-vêtements masculins. Un peu plus tard, Yves Saint-Laurent n'hésitait pas à payer de sa maigre personne pour lancer son nouveau parfum. Aujourd'hui, jaillissant de froufroutants dessous, les fesses de Michel Polnareff s'étalent sur tous les murs de Paris... »

Précisons tout de suite qu'il ne s'agit plus de faire l'éloge d'un nouveau parfum ni même d'un quelconque « vibrons-ma-sœur », comme on pourrait le penser, mais bien de monsieur (1) Polnareff soi-même par soi-même. Cette forme

(1) Ou madame si l'on s'en réfère au sujet exposé.

de publicité étant peut-être le fait d'un impresario à court de contrats mais non d'idées.

Quoi qu'il en soit, ces fameuses fesses (pas si fameuses que ça, d'ailleurs) ont fait beaucoup de bruit, si j'ose ainsi m'exprimer.

Beaucoup de bruit mais pas pour rien ! « Exhibionnisme, expression d'un complexe traumatisant, humour, provocation ou manière personnelle de faire sa petite révolution pour celui qui a chanté « Je suis un homme » : on peut se poser à ce sujet toutes les questions... » (*id.*, *La Croix* du 5-10-1972). On s'est beaucoup posé de questions, en effet, et notamment dans les chaumières arcadiennes.

Mais n'était-ce pas là, précisément, le but recherché ?

Sommé de répondre, Michel Polnareff s'est étonné « que cette plaisanterie d'étudiant soit en train de devenir un phénomène sociologique ».

Allons, allons, Michel, pourquoi cette hypocrisie après trop de franchise ?

Sans être aussi cruel que J.-P. Hauttecœur qui se demande si Michel Polnareff n'est pas tout simplement en train de confondre sa carrière avec celle du pétomane, je pense que ce jeune chanteur avait suffisamment de talent (et ça se savait déjà !) sans vouloir en ajouter un nouveau à son jeu ni surtout le placer aussi bas. Son affaire est-elle le strip-tease ou la chanson ? On s'y perd !

Et puis, enfin, ce canular (si canular il y a) a été ressenti comme une provocation mercantile d'un goût douteux par beaucoup d'hétéros. Voilà qui ne sert guère notre cause, une fois de plus !

Ce geste, naturel en lavatory mais déplacé sur les murs de nos métropoles, n'est-il pas également attentatoire à la liberté publique ? « Je n'ai pas, me disait un ami qui est loin d'être un pisse-froid, à subir le côté pile de M. Polnareff entre une séquence sur le Viet-Nam et une autre consacrée à la faim dans le monde. Cela est indécent ! » (2).

Je n'ai pu que lui répondre : « Que veux-tu, chaque époque a les fesses qu'elle mérite ! »

Mais il est certain que, le téléspectateur français payant très cher le droit de recevoir sa ration d'images, il devrait avoir aussi celui de ne pas contempler ce genre de spec-

(2) Encore que, en politique, beaucoup de gens aient des têtes qui ressemblent à l'affiche incriminée.

tacle s'il le juge déplacé ou s'il le choque. N'a-t-on pas violemment réagi, il y a peu, contre certaines formes de publicité ? Celle-ci, pour ne pas être déguisée, n'en est que plus douteuse.

Et puis, enfin, s'il me prend fantaisie, à moi aussi, de faire parler de mon postérieur à la télévision nationale et, au besoin, de le présenter à l'admiration de vingt millions de téléspectateurs pâmés, en vertu de quoi peut-on me refuser cet innocent plaisir ? Parce que je n'ai pas de petits amis au Palais Gruyère ? Y aurait-il donc deux postérieurs, deux mesures ?

Ah ! que de coups de pied occultes qui se perdent !

On peut donc être homophile et décent, voire pudique, n'en déplaise à beaucoup d'hétérosexuels, à Valentine de Coin-Coin et autres gens de poil et de plume.

Le bon populo, lui, est moins nuancé. Dans *France-Dimanche* du 9-1972 on voit la photo d'un prolo retraité levant les bras au ciel avec ce verdict sans appel : « Quelle honte ! C'est absolument répugnant ! » — Une ménagère : « Une telle absence de pudeur, c'est tout simplement écœurant » — Un père de famille, son bébé dans les bras : « Il y a des spectacles à éviter aux tout-petits. » Là, tout de même, il me semble que c'est « pousser le cochonnet un peu loin », comme on dit chez nous. Car enfin, les tout-petits, on exhibe assez fièrement leurs petites fesses gigotantes... Vous me direz, évidemment, que Michel Polnareff n'est pas un bébé rose et que ça se voit. Bien sûr, Bien sûr.

Mais que diraient les pouvoirs publics, que dirait dame Anastasie, s'il prenait fantaisie (ce qu'à Dieu me plaise) à notre Rédacteur en chef d'exposer des fesses en gros plan sur la fameuse page de garde, toujours immaculée, de la revue ? Avouez qu'il est tout de même anormal de contempler ce spectacle qui vous laisse sans voix (ce qui est bien le comble pour un chanteur) sur tous les murs alors qu'on n'a même pas le droit d'exposer *Arcadie* aux devantures des kiosques et des librairies !

Quant à jeter la pierre sur ce que Jean-Jacques appelait « l'objet ridicule » par opposition à « l'objet obscène », qui se trouve devant... non, tout de même pas. Nos ancêtres, beaucoup plus sains que nous, se fussent contentés d'en rire. Car, depuis Molière, il n'y a que deux choses qui déchaînent immanquablement l'hilarité du bon peuple gaulois : les clystères et les cocus.

Depuis l'invention des chansonniers, ajoutons-y les tantes.

Allons, il n'y a pas là de quoi fouetter une chatte. Même pas de quoi aller en prison.

Cela mérite tout au plus... une fessée !

Bombinette ou gros pétard ?

« Le Dr Jean Carpentier, trente-sept ans, médecin à Corbeil, est aujourd'hui un homme traqué. Il vient d'être condamné par ses pairs... à l'interdiction d'exercer pour un an. L'enregistreur de son téléphone déborde d'injures anonymes... Vingt plaintes sont déposées contre lui. » (*L'Express*, 9-7-1972 — Rubrique « Vie moderne » de Jean V. Manevy.)

Pourquoi cette levée de boucliers ?

A cause d'un tract distribué par lui-même aux adolescents du lycée de Corbeil. Mais... « destiné à des élèves de terminale, il (le tract) circule chez les enfants de sixième. Il se répand dans les faubourgs d'Orléans. Il apparaît autour des lycées de Toulouse, puis de Lille. On retrouve sa trace en Alsace. L'épidémie semble stoppée à la fin de l'hiver. Et, soudain, quelques jours avant l'été, le tract reprend sa croisière. Cette fois, dans une dizaine de lycées parisiens... ».

C'est ainsi qu'un incident de lycée devient affaire nationale !

Mais que dit donc ce tract subversif ?

Eh bien, pour raisons de santé, le bon docteur prône la liberté sexuelle des écoliers en détruisant mythes et tabous qui l'empêchent de s'exprimer. Selon lui, la découverte des jouissances que peuvent procurer d'autres corps commence par l'exploration de son propre corps et de ses zones érogènes, d'où l'intérêt de la masturbation qui, dit-il, « peut permettre de combler le vide d'une heure de classe ou d'une soirée ennuyeuse ».

Chacun sait que la nature a horreur du vide mais... que penseront les enseignants de ce mépris glacé pour les heures de classe ? « C'était une boutade », a plaidé le Dr Carpentier. Passons.

Dans certains cas, il invite aussi tout ce petit monde à l'homosexualité puisque « l'hétérosexualité est réprimée ».

Ce tract de 600 mots s'intitule : « Apprenons à faire l'amour car c'est le chemin du bonheur. »

Un chemin qui semble se révéler plein de trous, voire de plaie et de bosses.

Je ne suis pas sûr du tout que les collégiens aient besoin qu'on leur enseigne la masturbation ou qu'on les encourage dans la voie de l'homosexualité (soit dit en passant : si c'était nous qui écrivions cela, la revue ne ferait pas long feu !). Depuis cinq ou six mille ans qu'il y a des écoles ou des palestres ils semblent se débrouiller fort bien eux-mêmes, par cooptation, dirai-je, à chaque génération, sans qu'il soit besoin d'intervenir, croyez-en ma vieille et double expérience d'élève et de pédagogue.

Je suis davantage d'accord avec le Dr Carpentier lorsqu'il déclare : « Celui qui hait la sexualité ne peut pas aimer son prochain. » Voilà ce qu'il faudrait enseigner aux élèves de tous âges : l'Amour, l'Amour avec un grand H (3) !

En attendant, les parents concernés ne sont pas contents, mais alors, pas contents du tout. Faut se mettre à leur place. « Papa, dis, qu'est-ce que c'est, la masturbation ? » C'est gênant.

Ce qui prouve, toujours en passant, que la société de consommation n'est pas aussi mûre que certains — prenant leurs désirs pour réalités — veulent bien l'imaginer pour une libération sexuelle totale.

Et elle ne le sera pas tant que les journaux à grand tirage et à sensation, tel *France-Dimanche* N° 1 353, serviront chauds des plats comme celui-ci : « Un médecin des enfants met en garde les parents contre les erreurs qu'ils font chaque jour : un psychothérapeute, un psychanalyste vous expliqueront que la honte de l'acte sexuel et des organes sexuels est à la base de presque toutes les perversions telles que voyeurisme, exhibitionnisme, sadisme, masochisme, homosexualité et même, et surtout, impuissance pour les hommes, frigidité pour les femmes. »

Ben voyons, c'est si simple que ça !

Des dauphins à l'autruche.

Les dauphins, eux, n'ont pas tous ces problèmes.

« Les raffinements érotiques sont, aux dires de ceux qui les pratiquent, le fait des civilisations raffinées. L'Histoire nous montre, depuis Platon, pour qui l'amour hétérosexuel,

(3) Et aussi, bien sûr, sur le plan pratique : de quoi se compose le corps humain *entier*, comment fonctionnent *tous* ses organes et comment éviter les maladies vénériennes avec la première ou le premier venu.

naturel donc bestial, abaissait l'homme autant que l'élevait l'amour de l'homme pour l'homme, que les pratiques sexuelles rigidement « normales » ont toujours caractérisé les sociétés primitives de pionniers en lutte constante pour leur subsistance et où la famille est la première unité de combat. » (*Dauphin, mon cousin*, Roger Conklin.)

« Les dauphins pratiquent couramment l'homosexualité, même quand des femelles consentantes les entourent ; ce n'est donc pas seulement, comme dans nos prisons, la nécessité qui fait loi. Ils pratiquent aussi la masturbation en se frottant à ce qu'ils trouvent et la sodomie à laquelle ils s'essayent, sans succès généralement (!?), avec des raies, des murènes, des requins de sable ou des tortues... »

Si le cœur vous en dit... un petit coup de nageoire, et hop !

La 2e chaîne de notre Télé a osé diffuser *Les œufs de l'Autruche* (André Roussin) le 17-9-1972.

Cesserait-on enfin de se cacher la tête dans le sable, au Palais Gruyère ?

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

IRIS MURDOCH

UNE DÉFAITE ASSEZ HONORABLE

« UN MENAGE D'HOMOSEXUELS HEUREUX »

N.R.F. — 500 p. — 35 F

SON SANG POUR NOTRE AMOUR

Il y a cinquante-six ans de cela et je m'en souviens comme si c'était hier. Je sais, depuis cinquante-six ans, qu'on peut verser son sang pour l'amour d'un ami et mourir, heureux, un soir d'automne, en plein exil.

C'était en 1916, pendant que la première guerre mondiale broyait, de toute la morgue des uhlans prussiens, les jeunes amours des Belges et des Français. J'avais dix-sept ans et, le cœur broyé plus que le corps, j'ai été déporté dans un camp de travail, à Montmédy (Meuse). Ce n'était pas l'enfer tel que j'allais le connaître en 40-45 à Neuengamme d'où l'on me ramena sous forme de chrysalide. Et pourtant, c'est là, au bord de la route d'Iré-les-Prés, que j'allais voir, à dix-sept ans, tuer un déporté parce qu'il en aimait un autre.

Il était Russe. Des barbelés impitoyables nous séparaient. Lui dans le camp russe, moi dans le baraquement belge. Je n'ai su son nom qu'après sa mort, mais jamais je n'oublierai son visage. Si on devait se rencontrer un jour dans l'au-delà, je le reconnaîtrais à coup sûr.

Ils étaient affamés et plus maltraités que nous. Ils travaillaient dur, sous les menaces et les coups, à la réparation ou à la construction de routes et de voies ferrées. Nous avions, nous, comme travail, la culture des champs de fermiers partis à la guerre et nous « touchions » assez de nourriture pour ne pas trop souffrir de la faim. Nos amis russes, derrière les hauts barbelés, tendaient vers nous leurs mains décharnées, avec des regards affolés et avec le geste, connu dans le monde entier, de ceux qui veulent manger.

C'est dans la brume d'un matin de septembre que j'ai aperçu son visage et qu'il a rencontré mes yeux. Au premier regard, l'éclatement, le bonheur, pourquoi ? Je ne croyais pas à ce qui m'arrivait. Lui non plus sans doute, car ses yeux d'oiseau craintif exprimaient la surprise et la joie à la fois. Tout de suite, à partir de ce matin, nous avons tremblés deux fois par jour, du désir de nous revoir. Je n'ai pas su si son cœur s'accrochait à fond, mais j'ai

senti le mien fondre d'amitié et de souffrance pour lui. Il paraissait plus âgé que moi de plusieurs années. Ses cheveux d'un blond roux comme une flamme de bois lui entouraient la face brûlée de soleil, tannée de misère, avec des joues creuses et un front large et beau. Entre le front et les joues m'apparurent surtout ses deux yeux étroits mais allongés ; on eût dit de petites étoiles clignotantes au milieu de la peur et de la faim. Les lèvres, épaisses, admirables, s'ouvraient comme sur un appel d'eau vive qui ne serait pas de source, mais d'amour.

Nous n'avons pu, le matin suivant, que nous rapprocher un instant, dans le brouillard bleu, pour mieux nous voir. Mais ils se précipitèrent sur lui pour qu'il suive la colonne des esclaves. Pourquoi se retourna-t-il encore vers moi, par deux fois, et pourquoi ce sourire si triste et si beau, plus beau que tout ce que je verrais plus tard sur la terre ?...

Pourquoi nous sommes-nous cherchés des yeux tous les soirs et tous les matins, irrésistiblement ? Pourquoi avançait-il d'un pas vers moi, sachant qu'il serait chassé, bousculé, frappé, se retournant pour me donner ce sourire que j'aimais et que j'attendais pour ma journée ou pour ma nuit ? Torture d'être enfermés tous les deux, à côté de celui qu'on aime !

J'en vins très vite à vouloir lui donner les témoignages d'amitié amoureuse qu'il attendait visiblement de moi. Pardessus les barbelés, nous avions l'habitude de jeter, le soir, dans l'ombre, des morceaux de tartines, un peu de viande, quelques fruits...

Il arrivait souvent qu'une poignée de déportés russes se jetaient tous ensemble sur cette nourriture, comme des chiens affamés, pour l'avaler ensuite avec la poussière plein les mains et des coups sur le dos. Mon ami ne se précipitait jamais de la sorte : il attendait d'attraper ce que je lui lançais d'aussi près que possible. Que ne lui aurais-je pas jeté pour recevoir en récompense le sourire mélancolique, merveilleux, indicible, de ses yeux que je savais maintenant très bleus. D'un bleu presque pâle comme le bord du ciel à l'aube, comme sur certaines mosaïques de Ravenne... Je me passais parfois de manger pour lui donner ce que je pensais qu'il aimerait.

Je ne pouvais plus douter de son amour, car l'une ou l'autre fois, en cachette, il avait porté ses mains d'ange

maigre à ses lèvres, les envoyant ensuite vers moi... Un jour, il les avait passées lentement, tendrement, sur ses joues creuses à légère barbe blonde, esquissant une caresse. Il ne ramassait rien de ce que jetaient vers lui mes camarades ; il ne voulait accepter que mes pauvres dons et, à mon sourire fraternel, il répondait, avant de s'enfuir, par un sourire de ses yeux soudain agrandis de ravissement. Mes camarades me raillaient : « Voilà ton prince exilé ! »

C'est un soir d'octobre que le malheur devait arriver. Les gardiens des Russes avaient été relayés par d'autres, plus inexorables, plus barbares encore. J'avais vu, dans le matin froid, tomber, face contre les cailloux, mon pauvre ami, violemment poussé par un Allemand qui l'avait surpris faisant un geste vers moi. Ce geste, je ne l'ai compris que plus tard ; il indiquait vaguement la petite ville de Montmédy, ou la campagne, ou la route. Il avait voulu m'annoncer le départ de tous les Russes pour l'Allemagne. Ce départ, ni lui, ni moi, ne pouvions l'imaginer sans détresse. Ce serait l'arrachement définitif, peut-être la mort. à trente ans. Car malgré la barbe et la maigreur, je ne lui supposais pas plus de trente ans.

Ils venaient de rentrer du travail, plus tard que les autres jours et il était resté, volontairement je crois, dans les derniers rangs, traînant les pieds, par fatigue ou par ruse d'amour, pour rester le tout dernier de la colonne. Dès qu'il m'aperçut, à la place où je l'avais guetté depuis plus d'une heure, il porta la main à sa poche et me montra un papier plié plusieurs fois. Un message pour moi ? Comment pourrais-je le déchiffrer ? J'attendis qu'il arrivât devant moi et j'avançai aussi près que possible des barbelés rouillés. Nous nous touchions presque et un frisson de bonheur m'envahit. Il me sourit mais si tristement cette fois que je frémis ; ma joie se mua en frayeur. Il me jeta vite le papier mais, pour être sûr que je l'attraperais au vol, il s'était arrêté. Hélas, le soldat allemand avait tout vu ; il le roua de coups. Pourquoi se défendit-il soudain, ce garçon si doux ? Il rendit coup pour coup et je me sentais partagé entre la joie de le voir si vaillant et la terreur du châtiment que je pouvais supposer.

C'est sous mes yeux qu'il s'abattit bientôt, les bras en croix ; son corps souple ne remuant plus, comme cloué à la terre boueuse. Ses lèvres laissèrent jaillir un flot de sang, par suite de déchirements internes. Ses yeux bleus noyés de sang, se tournèrent encore faiblement vers moi,

son frère, découvert depuis deux mois dans le dur exil, et déjà perdu.

Sur le papier jauni, venu je ne sais d'où, il avait écrit, en mauvais allemand, espérant sans doute que je le comprendrais ou que je pourrais me le faire traduire : « Mon soleil, mon amour, nous partons demain en Prusse. Essaie venir à la clôture à minuit, pour un premier et dernier baiser. » Il avait signé : « Sergeï »... Je croyais que ma vie allait s'arrêter.

Quand on m'a dit le lendemain matin qu'il était mort la nuit dans le baraquement, j'ai murmuré — et je le fais encore cinquante-six ans après : Pourquoi n'ai-je pas escaladé les barbelés ou la clôture d'entrée pour assister celui qui mourait pour notre pauvre amour ?

JO.

CELUI QUI PORTE UN MASQUE

Celui qui porte un masque
le somnambule des nuits vides
il n'a jamais le cœur à rire
il tremble qu'un regard humain
le déshabille de son masque
Celui qui porte un masque
l'enfant solitaire des heures
ne pleure pas il ne faut pas
il rêve de visages blonds
qui laisseraient tomber le masque
Celui qui porte un masque
n'a pas envie de tes sourires
ô femme fardée qui le croise
il meurt un jour dans un sentier
et doucement quelqu'un s'approche
et caresse son vrai visage.

OLIVIER VERDIER.

MORT D'UNE AMAZONE

A la fin du siècle dernier une belle jeune fille aux cheveux blond-pâle, aux yeux bleu-glacier (que chanta plus tard Renée Vivien) vint s'installer à Paris. — Toutes fées s'étaient penchées sur son berceau : riche famille de l'Ohio, gouvernante, poneys, voyages en Europe dès l'enfance... et, pour couronner le tout, le don d'écrire. — Riche, jeune, belle, intelligente, sportive, tout devait lui sourire. Elle devient le centre d'une société raffinée et l'Amazone de Rémy de Gourmont. Elle rencontra Renée Vivien elle aussi d'origine anglo-saxonne, et ce fut une liaison orageuse traversée de ruptures et de retours passionnés jusqu'au jour où la fragile Renée se laissa dominer par une grosse Juive immensément riche et baronne de surcroît...

Cette femme exceptionnelle est morte il y a quelques mois, âgée de quatre-vingt-quatorze ans, et dans des circonstances si choquantes que le *Canard enchaîné* crut nécessaire de raconter l'histoire en plusieurs numéros.

Natalie Clifford Barney occupait depuis de longues années un appartement au N° 20 de la rue Jacob dont elle n'était que locataire. Notre Amer Michel national ayant racheté la maison on signifia son expulsion à Natalie Barney. Elle avait déjà quatre-vingt-dix ans, elle était malade. Suivant la loi qui accorde un délai de quatre ans — et devant le tollé général des amis survivants — on dut surseoir à l'expulsion. Mais alors les vexations s'accumulèrent — chauffage arrêté, planches clouées aux fenêtres, etc... — de telle sorte que la malheureuse dut renoncer à son logement et s'installer à l'hôtel où elle mourut.

C'est ainsi que la France grande et généreuse, laissa mourir une femme qui avait choisi de vivre en France et d'écrire en français, une femme qui répondait au consul américain : « La France est mon pays d'élection », une femme de grand talent qui avait reçu dans son salon les plus célèbres personnalités littéraires et artistiques de l'époque...

Sans doute notre Amer Michel — surnommé depuis rebursa mon Amer (?) — ne pouvait-il pardonner à Natalie C. Barney d'avoir été une lesbienne sans complexes et de n'avoir pas fabriqué une douzaine de petits soldats franco-américains, qui eussent été trop jeunes en 14 mais juste à point pour sortir des E.O.R. en 40 et participer à notre glorieuse débâcle !...

...ET D'UNE BATARDE

Aucune fée en revanche ne se pencha sur le berceau de Violette Leduc, si ce n'est la fée Carabosse. Laide, bâtarde, longtemps méconnue, Violette venait de sortir du ghetto grâce, en partie, à S. de Beauvoir qui préfaça *La Bâtarde* et l'encouragea à poursuivre avec *La Folie en tête*. Elle commençait à jouir de son succès, elle avait pu acheter une maison à Faucon, en Provence. C'est là qu'elle s'était retirée pour écrire son dernier roman et c'est là que la mort est venue la prendre discrètement, alors qu'elle se croyait guérie du cancer dont elle venait d'être opérée. Elle n'avait que soixante-cinq ans. Dans un article du *Nouvel Observateur*, S. de Beauvoir évoqua avec beaucoup de tact son « visage difficile ». En fait elle était très laide (bien qu'elle eût d'autre part un corps de mannequin) et la chirurgie esthétique n'avait même pas réussi à améliorer son gros nez. Elle avait entendu des péronnelles glousser sur son passage : « Si j'avais une tête pareille je me suiciderais. » Elle a beaucoup souffert de sa laideur, d'autant plus que c'était une sensuelle, une passionnée qui passa de l'amour des femmes à celui des minets (avec un intermède conjugal) sans assouvir sa fringale amoureuse.

Elle restera des nôtres au moins par « Thérèse et Isabelle », récit d'un amour de collège dont on tira un film assez émouvant quoique médiocre et dont j'ai rendu compte naguère ici même. Ses amours par ailleurs ne furent pas toujours exemplaires, telle sa liaison avec Maurice Sachs qu'elle laissa mourir en déportation par dépit et par jalousie, alors qu'elle aurait pu probablement le sauver. Mais M. Sachs, homosexuel farouche, ne l'avait honorée que de son amitié. C'était insuffisant pour la volcanique Violette qui ne le lui pardonna pas.

Ce sont là les petits côtés sordides de Violette Leduc. Il faut en parler puisqu'elle-même a eu la franchise de les avouer, mais ensuite oublions-les pour ne retenir que sa sincérité et son violent amour de la vie. Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.

RAPHAELLE SORIANA.

POUR UN CINÉMA HOMOPHILE

Les pays plus libérés que la France des tabous anti-sexuels connaissent, depuis quelques années, une floraison de cinéma érotique, voire pornographique, dont une partie s'adresse ouvertement au public homosexuel.

Les Etats-Unis se distinguent dans ce domaine. Certains Arcadiens connaissent les films de Pat Rocco, bien anodins ; d'autres sont plus explicites. Dans les grandes villes américaines, des cinémas spéciaux projettent des bandes de plus en plus osées à personnages exclusivement masculins.

Il ne manque certainement pas, en France, d'homophiles qui désireraient pouvoir goûter ici une telle abondance de spectacles conçus à leur intention.

Mais il est bon, d'abord, qu'ils méditent ces remarques du critique américain Jed Lee Sutherland, publiées dans **The Advocate** de Los-Angeles, numéro du 21 juin 1972 :

« En peu de temps, le cinéma homosexuel a évolué depuis la timide photo de nus masculins, avec pénis toujours au repos, jusqu'aux scènes d'action sexuelle explicite, où il semble que rien, absolument rien, ne soit interdit.

« Il y a eu aussi un changement d'attitude du public à l'égard de ces films. A New York, par exemple, on les montre maintenant dans la 55e Rue, signe de prestige et d'acceptation sur le plan professionnel (...)

« Cependant le cinéphile sérieux se trouve en face d'un dilemme. Tout en applaudissant les progrès accomplis par le cinéma homosexuel, il s'impatiente de le voir rester infantile, techniquement et philosophiquement inférieur.

« A cause du manque de fonds, du manque d'expérience professionnelle, du choix d'acteurs recrutés plus pour leur apparence physique et leur aptitude à faire l'amour que pour leur talent dramatique, les résultats sont médiocres (...).

« Qu'il continue à y avoir des films porno, certes ! c'est très bien ainsi. Mais quand viendra le moment où nous verrons un film qui montrera la vie des homosexuels telle qu'elle est, avec compassion et compréhension, et avec un véritable talent cinématographique ?

« Avec **Boys in the Sand** et **Los Angeles Plays Itself** (deux films récents), il semble que nous soyons sur la voie ; mais le cordon ombilical qui les relie au cinéma porno n'est pas encore coupé !

« Ces deux films se situent dans un plan tellement unidimensionnel

qu'ils produisent une impression de vide. A force de tout centrer sur l'acte sexuel et sur lui seul, l'ennui et la lassitude envahissent le spectateur bien avant la dernière bobine. Par moment, la caméra enregistre des images inoubliables, mais rien ne nous touche émotionnellement ou intellectuellement, pour la raison que les acteurs sont traités comme des mécaniques : dès qu'on les remonte, ils baisent (...)

« Quand je vois sur l'écran ces scènes érotiques de beaux garçons faisant l'amour — et je les apprécie autant que n'importe qui —, je me demande toujours pourquoi le metteur en scène ou l'auteur du film ne met pas un peu de chair autour de son histoire, pourquoi il ne fait pas entrer l'amour, le vrai, comme ingrédient dans ses scènes de sexe. Cela mettrait les scènes érotiques dans une perspective un peu plus vraie. Les personnages sur l'écran seraient d'abord des êtres humains — ensuite seulement des homosexuels (...).

« Le moment viendra où on fera un film d'inspiration homosexuelle de façon vraiment honnête, représentative et artistique. Un film qui tentera de montrer sérieusement l'homosexuel comme un membre de la société, avec son côté spirituel et son côté sexuel.

« Combien de temps nous reste-t-il à attendre ? Souhaitons que ce soit peu. »

Comment ne pas approuver ce point de vue du critique américain ? Evidemment, le problème est encore lointain pour nous..., mais les choses vont vite. Et la Californie n'a jamais été aussi près de Paris !

Quant à l'inspiration homophile dans le cinéma que l'on projette dans notre pays, c'est un autre problème. Cinéphiles arcadiens, à vous de jouer...

MARC DANIEL.

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

18 F — Port compris

Préciser l'année désirée (1971 *ou* 1972 *ou* 1973)

ABSENCES RÉPÉTÉES

film de GUY GILLES.

Drogue, homosexualité, suicide, tel est le triptyque que nous propose l'auteur et force est de constater que ce propos n'est pas très nouveau.

Le procédé d'exposition, ces nombreux titres destinés à ne rien nous laisser ignorer du temps qui fuit est également assez lassant. Il en est de même des nombreux, trop nombreux extraits de ce qui pourrait être le journal intime du héros.

Je tiens pour une faiblesse assez grave le recours dans une œuvre de cinéma à la phrase écrite — On abuse déjà du verbalisme alors qu'il faudrait avant tout montrer et ne pas dire, à plus forte raison ne pas écrire !

Ces réserves faites — et elles méritaient de l'être — car ces imperfections pèsent d'un poids assez lourd sur l'œuvre, venons-en à ce qui est à porter au crédit de Guy Gilles :

D'abord une évidente sincérité dans la peinture de cette jeunesse assez abandonnée à elle-même et aux démons de l'époque.

Ensuite un courage réel pour éviter certains des poncifs si irritants quand on aborde le sujet de l'homosexualité.

Enfin un refus très net de conclure sur une happy end, au risque évidemment de tomber dans l'autre excès : le pessimisme sans rémission.

Le metteur en scène n'a certes pas évité tous les pièges que le sujet comportait. Il est hors de doute que le déroulement assez lent de l'action, son piétinement, les incertitudes du héros nuisent à l'intérêt et paraissent fastidieux.

François Naullet — Patrick Penn — est cependant doté d'une mère très compréhensive, d'amis nombreux et même d'une fille qui voudrait l'aimer.

Mais il a déjà brûlé toutes ces étapes et le jour où il abandonne le métier quelque peu rebutant d'employé de banque (n'en est-il pas de pire ?) pour se réfugier dans l'univers de la drogue, les jeux sont faits. Il sentira sa personnalité le fuir, se dissoudre et une « overdose » sera la conclusion logique de cette inexistence.

Quand à l'homosexualité, elle nous est présentée sous deux aspects. Les amis, les camarades de François sont d'assez bons jeunes gens, d'un attrait moyen, que rien ne désigne plus particulièrement à l'attention.

Il y a un intellectuel parmi eux qui s'est marié après que François se fut éloigné de lui.

C'est à lui qu'est confié le soin de proclamer cette fort sage maxime que ni l'âge, ni le sexe n'ont en amour la moindre importance.

Pour cet évangile de la tolérance il sera pardonné bien des gaucheries à Guy Gilles.

L'autre côté — la caricature et la provocation outrancière, c'est à Pierre Bertin — vieux et parfait comédien blanchi sous le harnois — qu'en a été remis le soin.

Il y excelle bien entendu et interprète avec une délectation manifeste un de ces rôles de ganache qu'il a toujours affectionné.

Il faut le voir, après avoir en quelques phrases incisives fait l'autopsie d'un petit ami au front buté, conclure superbement : « Nous sommes très heureux ! »

C'est un bonheur de ce style évidemment qui répugne à François, et on ne peut lui donner tort.

Je ne crois pas cependant que le suicide soit un solution à ces ambiguïtés.

Vivre est incontestablement plus difficile, moins élégant ou moins désinvolte certes, mais sortir en claquant la porte le plus souvent masque mal une fuite.

Surtout je regrette que l'auteur ait reculé devant la description des moments heureux de la camaraderie — voire de l'amour homophile. Il a reculé devant le risque de donner la parole à des acteurs non-professionnels qui auraient été sans doute assez gourds pour exprimer ce genre de sentiment.

Déplorons-le et attendons sans trop nous impatienter ce Tristan et Yseult de l'homophilie que l'on nous doit depuis si longtemps et que nous aurons.

SINCLAIR.

DOCTEUR PIERRE SIMON

LE COMPORTEMENT SEXUEL DES FRANÇAIS

« LE KINSEY FRANÇAIS »

Ed. Julliard — 122,60 F

Edition condensée — 40,90 F

DÉLIVRANCE

film américain de JOHN BOORMANN.

Il s'agit en principe d'un film d'action bien réalisé, correctement interprété dans des sites naturels forts beaux.

En bref c'est la confrontation de deux mondes — la ville représentée par quatre canoéistes citadins et la campagne ou la nature — une rivière assez inaccessible de la Géorgie du Nord dont ils vont tenter la descente.

D'entrée de jeu il y a deux amateurs et deux sportifs. Les liens qui unissent ces deux derniers, l'un un célibataire fort viril, l'autre un homme marié et père de famille recèlent quelque ambiguïté.

Lewis, le responsable de cette équipée, pose d'ailleurs la question à son compagnon — « Pourquoi avec femme et enfant fais-tu si souvent avec moi des randonnées ? » Ce à quoi l'autre ne trouve à répondre que : « Je me le demande parfois. »

Toujours est-il que le week-end se termine fort mal : trois morts — un mutilé sans doute gravement.

La nature n'est pas seule à être hostile — dans cette contrée vouée de surcroît au prochain engloutissement sous les eaux d'un barrage, il y a aussi les hommes — les paysans — font primitifs pour ne pas dire plus — qui la peuplent.

Deux d'entre eux capturent la première équipe de canoéistes et entreprennent, sous la menace d'un fusil, de sodomiser l'un d'entre eux à la façon d'un porc qu'on le contraint à singer, puis d'astreindre l'autre à la fellatio.

L'expression employée par son tortionnaire ne laisse pas d'être curieuse : « Tu vas réciter — et avec application — de petites litanies » — tout en joignant le geste à la parole —, c'est-à-dire en déboucIant un pantalon crasseux.

Un peu tardivement puisque la première victime a été forcée par un des campagnards, intervient le « deus ex machina », c'est-à-dire Lewis et son arbalète perfectionnée qui expédie ad patres le porteur de fusil et met en fuite son complice, un fort vilain édenté.

A partir de ce moment les catastrophes s'accumulent — deux autres cadavres s'ajouteront au premier et Lewis, gravement blessé à la jambe, risque de sortir amputé de l'aventure.

Mais essentiellement et au second degré ce film est celui de la peur et de ses fantasmes.

Dès la première mise à mort, lorsque le paysan est abattu d'une flèche comme un vulgaire gibier, était-il indispensable de le tuer ?

On peut s'étonner aussi de la bien faible résistance opposée par les deux campeurs aux aggressions sexuelles dont ils sont victimes.

Enfin la mort du joueur de guitare est-elle due à noyade — ce qui est fort plausible — où à une hypothétique balle tirée de la rive ?

Le dernier meurtre en tout cas est, ce n'est guère douteux, une méprise — et l'on retrouve dans chaque épisode le rôle déterminant du père de famille poussé aux extrêmes par une terreur panique et incoercible.

Saluons ce « thriller » d'un genre un peu neuf tout en déplorant une fois encore qu'une trop belle part y soit faite à la peinture de tout ce qu'il y a de vil et de bestial dans une certaine forme d'homosexualité.

SINCLAIR.

P.-S. — Signalons la sortie sur les écrans français du film assez largement amputé d'un disciple d'Andy Warhol, Paul Morrissey, intitulé *Trash*, où l'on voit les ébats plutôt longuets d'un travesti, Holly, et d'un drogué impuissant Joë Smith.

Le film tient ses promesses puisque Trash signifie déchet ou rebut et qu'il donne pour une large part l'impression de se dérouler dans une poubelle.

LEOPOLD GOMEZ

MARIE LA GODAILLE

« Patrick... blond et beau... et son éducation charnelle et sentimentale... »

244 p. — 18 F

Du même auteur :

UN HOMME SEUL : 12 F
UNE FEMME SEULE : 12 F

JEAN ANOUILH ET L'IMPOSSIBLE

Quelques critiques ont fait la fine bouche à propos du **Directeur de l'Opéra**, la dernière pièce de Jean Anouilh. Ils disent que ses trois dernières pièces ressemblaient à celle-ci, qu'il s'attarde dans le marécage conjugal comme il l'a déjà tant fait. Ils ne se rendent pas compte qu'ils lui font, ainsi, un grand compliment, le même qu'on aurait pu faire à Bach qui, tous les dimanches, avait l'air de donner à ses fidèles la même musique. Ce n'est que par comparaison et avec le recul des générations qu'on peut donner à chacun sa vraie place. Celle de l'auteur du **Rendez-vous de Senlis** est la première parmi les auteurs vivants Français. D'autres, Roumains, Anglais, Américains, ont peut-être ouvert davantage de fenêtres sur l'absurdité occidentale, mais Jean Anouilh a redonné de la force et du style au théâtre de boulevard et l'a haussé jusqu'à la tragédie.

Ce que j'aime chez lui, c'est la mise en ordre du désordre succédant à l'émiettement de l'ordre bourgeois. Il a l'air d'éparpiller ses forces et, tout à coup, il les ramasse et frappe aussi fort que juste.

Un homme dévoré par la famille, voilà le sujet du **Directeur de l'Opéra**, comme de quelques-unes de ses précédentes pièces, un **Père de personne** si l'on veut.

Au cours d'un déjeuner de famille, chacun ronge son petit os personnel, son petit amour, essayant de ramener à soi le meilleur morceau du pot-au-feu, la grande-mère des meringues, la mère des bijoux, les filles des pantalons et des motos, le fils, du pain. Je ne reviendrai pas sur le sujet de la pièce que tout le monde connait, mais sur l'apparition d'un personnage insolite qui s'appelle Impossible et qui est la réplique noire et modeste de cet Almaviva vieilli qu'est le Directeur de l'Opéra italien, le Figaro humble et rampant. Tout ce qu'il n'a pu avoir, beauté, argent, famille, amours officielles, tout ce devant quoi il a fui, préférant les ruelles obscures et ces étreintes furtives sur quoi la police jette sa lourde pèlerine, et les voyous, leurs chaînes de bicyclette.

Une nuit, le Directeur de l'Opéra qui a quitté sa femme, s'arrête de penser à lui pour s'interroger sur la vie de son subordonné. L'indifférence, jusqu'alors, était son manteau de Noé et il pouvait mettre les blessures que lui faisaient les mauvais garçons la nuit sur le compte de sa mauvaise vue qui le faisait tomber. Maintenant il est pris dans le faisceau des interrogations de son patron. Est-ce émouvant ? Est-ce pitoyable ? C'est l'éternelle question qu'on se pose à pro-

pos d'un jeune homme trouvé assassiné dans une chambre de bonne, d'un grand écrivain qui se tire tranquillement une balle dans la bouche. Il vaut mieux qu'on n'arrache pas de sa plaie le linge qui la recouvre. Après tout l'amour de sa mère a peut-être été pour Impossibile la compensation de sa nature de chauve-souris ? Tandis que le Directeur de l'Opéra n'aura même pas celui de la jeune fille à qui il propose en vain le mariage parce que son fils lui a fait un enfant sans l'épouser, enfant qu'il espère faire nommer un jour Directeur de l'Opéra. « Mais quoi faire ? » demande-t-il, désespéré.

— Continuer, murmure Impossibile.

— Oui, c'est parce qu'il y a des enfants qu'on continue.

Et après lorsqu'ils s'en vont ?

— Faites de l'art, avec la vie. Un opéra avec ses larmes.

De toutes façons, la femme de ménage viendra toujours remettre de l'ordre dans l'appartement et dans la vie, même si on a couché, jadis, avec la jeune femme appétissante qu'elle n'est plus.

Impossibile manquait à la galerie de portraits où Jean Anouilh a placé tous les personnages de notre temps, de tous les temps.

André du DOGNON.

MICHEL DEL CASTILLO

LE VENT DE LA NUIT

« DES PORTRAITS INOUBLIABLES »

Ed. Julliard — 655 p. — 36 F

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5e — Tél. : 707-10-99

au QUARTIER LATIN

CHAMBRE à la journée - à la semaine - au mois - avec gaz

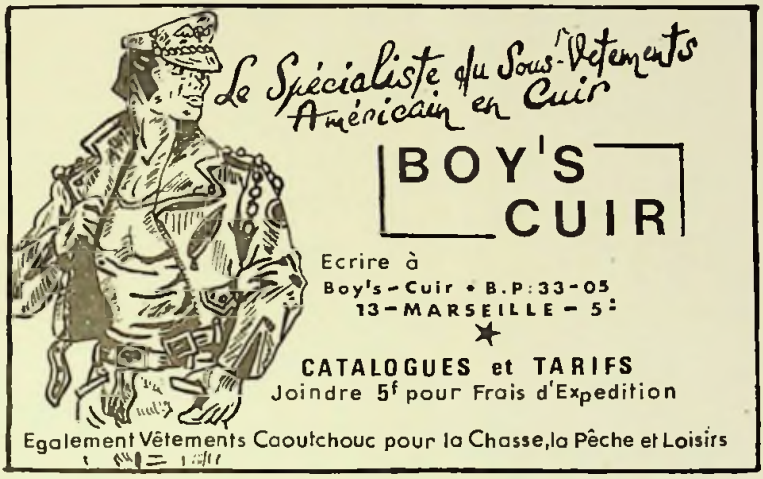
HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15e — Tél. : 828-48-22

HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Pars-15e — Tél. : 828-09-13

dirigé par un Arcadien



SORTEZ DES SENTIERS BATTUS...

par le Train,

La MONTAGNE est à 4 heures de PARIS

FORETS — LACS — SOLEIL — SKI

TERRAINS ET MAISONS DE WEEK-END

depuis 10 000 F - Crédit total

Vente directe sans commission

Demi-tarif S.N.C.F.
Aller-retour : 50 F

522-93-89
(13 h - 19 h)

Amis Arcadiens...

VOTRE ASSUREUR

vie - épargne - auto
retraite - incendie
accidents, etc...

BERNARD GILLES

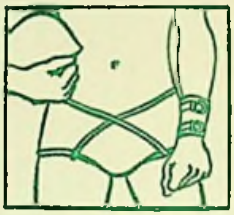
92, avenue de Paris
94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VIe
Tél. : 326-91-66
(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)
Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés
— UNE FLEUR POUR CHACUN —

RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

VENTE — ACHAT — LOCATIONS — TRAVAUX

Renseignements gracieux aux Arcadiens
Sur rendez-vous : 567-08-68